

## Article

---

« La parole pamphlétaire »

Marc Angenot

*Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 255-264.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/500462ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

# LA PAROLE PAMPHLÉTAIRE

---

marc angenot

---

## Esquisse d'un cadre typologique

Il peut sembler étonnant que les récents et fructueux développements de la sémiotique narrative et de la théorie du langage poétique aient en quelque sorte « laissé en arrière » l'examen de ce qu'on appelle la littérature d'idées: les diverses formes de l'essai d'une part et les discours polémiques —, satire, pamphlet, manifeste, « lettre ouverte », éditorial. . . .

Si la critique du récit et de la poésie occupe une place hégémonique dans la recherche contemporaine, on ne peut cependant négliger de nombreux travaux qui cherchent à éclairer le domaine de ce qu'on appellera (par un emprunt à l'allemand) *l'essayistique*. Les travaux de la philosophie analytique, la sémantique de la présupposition, la *Texlinguistik*, la théorie de l'énonciation, divers concepts de la sociocritique fournissent un ensemble d'instruments qui doivent stimuler le développement des recherches sur la prose d'idées. Parallèlement, les chercheurs ont fait un retour critique aux *Topiques* d'Aristote et à la rhétorique classique des Du Marsais et des Fontanier. En cherchant à faire converger des concepts glanés en des *lieux* aussi divers, le théoricien s'adonne, certes, à un « bricolage » — pour reprendre une expression de Claude Lévy-Strauss. Mais ce bricolage peut être soumis aux exigences de rigueur et d'opérativité qui le rendront homogène.

*Études littéraires* consacre le présent numéro au pamphlet, sous sa forme moderne, tel qu'il s'est développé en France d'Henri Rochefort et Léon Bloy à Maurice Clavel ou J.-F. Revel aujourd'hui — et parallèlement au Québec, d'Arthur Buies à Pierre Vadeboncœur, pour fixer un cadre approximatif. Chaque collaborateur partant d'un corpus de textes pamphlétaires et s'appuyant sur un ensemble de postulats et d'hypothèses divers, a cherché à éclairer certaines constantes typologiques et certaines fonctions inter-textuelles du

genre « pamphlet ». Malgré la diversité des textes interrogés et la divergence des filiations théoriques, je pense que le lecteur sera frappé par les recoupements que ces études permettent. Chaque texte du présent recueil a son intérêt et sa cohérence particulière. Au delà, un dialogue qui me paraît très stimulant, s'établit entre les questions, les hypothèses, les descriptions de types et de variantes.

□ □ □

Je voudrais pour ma part chercher à tracer un cadre général dans lequel une typologie du pamphlet moderne pourrait venir s'inscrire. Je ne chercherai pas cependant à harmoniser artificiellement *a posteriori* les diverses contributions de ce numéro. Le texte que je propose ne constitue en fait que le point de départ de mes propres recherches<sup>1</sup>. J'y inclus, sans pouvoir les développer ni surtout les illustrer à loisir, quelques propositions de synthèse sur les constantes et le *telos* idéologique du genre.

□ □ □

La production d'un idéaltype (au sens de Max Weber), d'une construction obtenue « en accentuant par la pensée des éléments déterminés de la réalité » me paraît une étape nécessaire de l'étude des genres littéraires et plus généralement des formations discursives. Elle ne constitue cependant qu'un moment préalable de l'analyse critique et non un point d'aboutissement. Un type générique est une représentation de constantes immanentes ou définies axiomatiquement comme telles. Un tel type permet d'opérer des classements et des définitions statiques; il importerait dans une étape ultérieure de caractériser le discours décrit par son mode d'interaction avec l'ensemble du texte social, comme un certain dispositif idéologique traversé par des vecteurs intertextuels. Il importerait également de restituer à la description une dynamique historique: d'apprécier la dérive des présupposés topiques, des stratégies persuasives, des modulations rhétoriques (pathos, ironie, traits de dialogisme).

Toute recherche est affaire de point de vue: nous croyons opératoire de relever d'abord des constantes et d'en montrer

la *co-intelligibilité* et la finalité. Mais nous insistons sur le fait qu'un modèle typologique a surtout valeur heuristique et que son pouvoir explicatif reste limité.

Nous chercherons donc à présenter certains invariants extraits du corpus de ce que l'opinion classe comme des « pamphlets » et — avec un risque plus grand de simplification — à assigner à ces invariants une fonction dans le travail idéologique de la société moderne<sup>2</sup>.

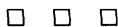


Posons d'abord que tout ensemble de textes constitue un *genre* ou un *discours* si l'on peut y repérer des ensembles d'unités fonctionnelles et de règles de combinaison — unités et règles qui, à leur tour, « rendent raison » de la classe de textes où elles sont pertinentes.

Ainsi *le* récit sera défini quasi tautologiquement comme une séquence de narrèmes (composés d'une fonction narrative et d'un actant-sujet), c'est-à-dire d'invariants fonctionnels, extrapolés d'une quantité de variables indéfinies, s'organisant selon une grammaire spécifique dont on peut reconstituer les oppositions paradigmatiques et les contraintes syntagmatiques.

Face à l'ensemble formé par les discours narratifs, nous proposons de construire un autre ensemble qu'on nommera, pour des raisons qui vont apparaître, discours enthymématiques. L'unité de base de tels discours sera dénommée enthymème.

(On voit d'emblée qu'une telle construction extrait des textes des éléments *hégémoniques*. Ainsi dans tout récit s'insèrent des fragments aphoristiques ou persuasifs, gloses, « interventions d'auteurs » ; mais ces fragments sont subordonnés à la finalité narrative. De même dans un pamphlet, l'anecdote, la parabole, le témoignage — c'est-à-dire des micro-récits — viennent s'insérer dans l'argumentation proprement dite et la relayer ; mais, dans un écrit persuasif, une anecdote prend fonction d'argument ; dans un texte polémique, l'anecdote est un moyen d'agression et se subordonne à cette finalité.



Nous appellerons enthymème, toute proposition qui, portant sur un sujet quelconque, pose un *jugement*, c'est-à-dire intègre ce sujet dans un ensemble idéologique qui l'identifie et le détermine.

Un tel jugement ne s'opère que s'il dérive d'un principe régulateur plus général qui se trouve donc présupposé dans l'énoncé. Ceci revient à dire qu'un énoncé comme « René Levesque est péquiste, mais honnête », n'a de statut opinable, ne constitue un jugement et un fragment d'argumentation que si on présuppose une règle idéologique plus générale « d'ordinaire, les péquistes ne sont pas [tous] honnêtes ». Cette règle générale qui mesure l'*acceptabilité* et l'intelligibilité pure et simple du discours, mais en excède le champ de pertinence immédiat, nous la nommerons, d'après Aristote, un lieu ou *topos*.

Les lieux jouent dans le discours enthymématique le rôle des maximes du vraisemblable dans le genre romanesque<sup>3</sup>.

Le discours enthymématique est donc composé d'énoncés lacunaires qui mettent en relation des sujets particuliers et des prédicats idéologiques « universels » et supposent une cohérence intertextuelle de l'univers du discours.

L'enthymème est un maillon d'une « chaîne de pensées » organisée selon une stratégie générale d'ordre cognitif. Le discours enthymématique implique une volonté de savoir et produit des opérations de vérifications. Il procède donc, quelles que soient les modalités rhétoriques de son expression, d'un moindre savoir à un plus large savoir, d'une question à une réponse. C'est donc encore, second axiome, un discours *téléologique* : orienté vers une fin cognitive.

Si le discours narratif semble pourvu aussi d'une finalité nécessaire, ce caractère n'y est pas essentiel cependant : le dénouement d'un récit résulte d'une surdétermination idéologique qui, refusant de considérer l'activité humaine comme aléatoire, pourvoit le récit de principes régulateurs analogues aux *topoi*. Qu'un Méfait-subi appelle Vengeance, qu'un Bienfait-reçu appelle Rétribution, ce sont là des connexions arbitraires et conventionnelles. Cela revient à dire que le récit traditionnel est lui aussi subordonné à une topique et se rapproche ici du discours enthymématique.

À partir de ce qui précède, on peut poser axiomatiquement deux types possibles de discours enthymématiques.

- L'un intégrerait dans la trame discursive même ses propres présupposés, de façon à enclorre tout l'univers du discours qui se donne ainsi pour une totalité autosuffisante.

Tel est le modèle accompli que notre culture se donne du *discours sapientiel*: du traité de métaphysique, au manuel de géométrie; le discours déploie en surface ses structures de profondeur, il *pose* son présupposé et se construit en une vaste tautologie, telle que rien n'y peut être ajouté qui n'y soit déjà implicitement contenu.

(Il s'agit ici évidemment d'un caractère « formel » qui ne préjuge pas de la capacité pour un texte quel qu'il soit d'épuiser la totalité empirique).

- L'autre type serait composé d'une séquence d'enthymèmes qui ne cherchent pas à poser l'ensemble des topoï qui déterminent leur intelligibilité, de sorte que ces principes régulateurs restent partiellement impensés et excèdent les conclusions auxquelles on aboutit.

On appellera ce second ensemble *doxologique*: il se réfère implicitement à une opinion (*doxa*) régulatrice.

L'essai littéraire (opposé au texte philosophique), le plaidoyer, l'homélie, l'éditorial, la polémique, le pamphlet sont alors conçus comme appartenant au mode *enthymématique* et à la classe *doxologique* et *persuasive*.

Ils sont persuasifs en ceci que le savoir auquel ils prétendent aboutir n'apparaît que comme une configuration particulière d'un ensemble complexe d'éléments topiques dont la preuve intrinsèque n'est pas réactivée. La façon dont le discours rend raison des phénomènes évoqués est une conséquence locale des possibilités d'application des *lieux communs* idéologiques.

Le discours doxologique ne remonte pas à l'origine de son sens; il fait travailler les topoï les uns contre les autres. Il reçoit ses outils, sans interroger radicalement leur utilité.

S'il fait appel à l'expérience pratique du lecteur plutôt qu'à des jugements catégoriques, cette expérience doit encore être interprétée selon les règles topiques, sans lesquelles

elle resterait « lettre morte ». Qu'il induise de l'anecdote ou déduise de principes généraux, le « doxographe » ne sort pas de la toile d'araignée des concepts. Son champ est le probable ; ni le démontré, ni l'évident, mais le résultat de la mise en relation enthymématique. La vérité n'appartient pas à l'essence de son jugement, mais à la position.



Continuons notre démarche hypothétique, en proposant un sous-ensemble des discours enthymématiques, doxologiques et persuasifs : celui des textes polémiques.

Cet ensemble suppose un *contre-discours* antagonique présent de façon constante dans la trame du discours actuel, lequel vise dès lors une double stratégie : démonstration d'une thèse, réfutation/disqualification d'une thèse adverse.

Ce discours dans sa généralité rencontre déjà une ambiguïté essentielle : il est à la fois recherche d'une vérité opinable (où il s'agit d'obtenir l'adhésion des esprits à une suite de propositions) mais il est aussi un *acte*, une prise de position dans un univers discursif qui n'est pas homogène, par définition. Ceci suppose une présence marquée de l'énonciateur dans l'énoncé ; les enthymèmes deviennent sa propriété, ses opinions. Dans l'essai cognitif, l'énonciateur peut sembler s'effacer derrière le développement persuasif. Dans la polémique, l'enchaînement des « raisons » est perturbé par l'existence d'une parole antagonique qu'il s'agit de réduire au silence ou de circonvenir. De là, un discours modulé par le performatif : « je dis à Y que P » et non le simple contrat « P ». De là aussi une présence du *pathos* dans la dialectique. La volonté de démonstration est inséparable de mouvements affectifs : indignation, dénégation, dérision, obsécration...



Le discours polémique suppose un milieu topique sous-jacent, un terrain commun aux entreparleurs. En effet, si le discours adverse apparaissait comme totalement *irréductible* au discours actuel, aucune réfutation n'en serait possible,

partant aucun dépassement argumenté des thèses en présence. Si la polémique s'engage, il faut — quelque distance qui sépare les adversaires — que le discours adverse soit justiciable de prémisses communes, à partir desquelles on peut le montrer mal déduit, lacunaire, extravagant. Un discours entièrement irréductible ne peut être perçu que comme absurde. On peut seulement contempler du haut de son bon sens la fausse logique saugrenue qui l'anime et en reproduire à distance le déroulement carnavalesque.

Nous proposons de ne plus parler polémique ici, mais de *satire discursive*.

Le satirique s'installe en une position extrême de divergence idéologique. Il coupe le discours adverse de ce qui peut encore le rattacher à une logique acceptable. Il se borne à jeter un regard apitoyé ou indigné sur le grouillement de raisonnements biscornus du système antagoniste. Il partage avec le lecteur le monopole du bon sens. Le genre satirique développe une rhétorique du mépris.



Nous avons jusqu'ici traité de la polémique et de la satire comme de types universels abstraits, déduits des hypothèses préalables. Le *pamphlet*, tel que nous le concevons, nous paraît une forme historiquement circonscrite, propre à certains états de société et porteuse de symptômes idéologiques.

Le discours polémique général supposait un drame à trois actants: la «vérité», l'énonciateur et l'adversaire.

Le polémiste se donnait pour mandat d'arracher la vérité à l'erreur représentée par la partie adverse. Le discours offrait deux isotopies opposées subsumées par une topique commune, dont les ressources sont mises à profit pour faire triompher la thèse défendue. Le satirique, on l'a dit, croit avoir la vérité toute entière de son côté. Il ne peut que reproduire l'absurdité grimaçante de l'adversaire. Le rapport de ce dernier à la logique est celui du *mundus inversus*.

La position du pamphlétaire est beaucoup plus ambiguë et malaisée. Elle est à proprement parler paradoxale. Le pamphlétaire prétend affronter l'*imposture*, c'est-à-dire le faux

qui a pris la place du vrai, en le refoulant, en le disqualifiant, lui et sa vérité.

Le pamphlétaire est porteur d'une vérité qu'il prétend aveuglante, telle qu'elle devrait de toute évidence imprégner le champ où il prétend agir — et pourtant il se déclare seul à la défendre, et rejeté de la pratique sociale par un double scandale. Il doit convaincre, mais qui? L'imposture lui dérobe tout terrain commun et l'erreur semble avoir circonvenu quiconque pourrait l'écouter. Il lui faut persuader un auditoire qu'il déclare prévenu et hostile, avec un long train de raisons, d'une évidence qui lui est immédiate. Sa vérité est un paradoxe et la stratégie qui s'impose à lui est elle-même paradoxale et frustrante. Il n'a reçu mandat de personne et s'oppose à une parole établie, institutionnelle. Bien plus, l'adversaire s'appuie sur les principes même dont il retire sa vérité, et il en tire une «vérité» toute contraire. C'est Jeanne d'Arc au milieu de ses juges, condamnée au nom de ses propres valeurs — et les pamphlétaires, chrétiens ou non, se référeront obstinément à cet archétype.

Il semble intéressant d'indiquer le rapprochement qui s'impose entre le pamphlétaire, «martyr» de la confusion idéologique, et le héros du roman, tel que le jeune Lukàcs en a interprété les constantes dans sa *Théorie du roman*. Une coupure s'est instaurée entre le monde empirique et celui des Valeurs. Le pamphlétaire, Prométhée malheureux, ne peut leur faire réintégrer l'immanence de la vie pratique.



De cette esquisse, je vais tirer quelques traits spécifiques qui correspondent à l'image qu'a le pamphlétaire du champ idéologique et de la position paradoxale qu'il y occupe.

- L'énonciateur se signale dans le texte comme dépourvu de statut ou de mandat — mais automandaté par une conviction de for intérieur. La parole pamphlétaire n'a d'autre légitimité que celle qu'elle tire d'une vérité absente.

- Le destinataire du discours est, lui aussi, problématique. Le pamphlet répond à la vieille question: «pour qui écrit-on?» On se met à écrire lorsqu'on ne le sait justement plus. Le pamphlétaire aura fréquemment recours à l'image

de la « bouteille à la mer », il s'en remet à la destinée pour que son écrit atteigne un public favorable.

- La position paradoxale du pamphlet entraîne chez l'auteur un sentiment de spoliation lexicale : on lui a « volé » ses mots, on les a prostitués. Il parle de « christianisme », de « socialisme », de « liberté », de « démocratie » : mots sacrés ! Mais ceux qu'il attaque, les zéloteurs de l'imposture, n'en ont-ils pas plein la bouche de ces mots-là ? Il lui faut donc reconquérir un langage pris en otage par le monde du scandale.

- Le pamphlet se trouve mal à l'aise dans la stratégie ordinaire du discours persuasif. Il n'est pas porteur d'une conviction modérée, mais d'une évidence et l'évidence est de l'ordre du tout ou rien. Il lui faut cependant argumenter et les résistances qu'il rencontre sont élevées. Mais au bout de l'argumentation, il faut un *salto mortale*, obtenir une conversion à la fois rationnelle et affective, sans laquelle ses propos auront été en vain.

- Il en résulte que l'enchaînement enthymématique est un élément nécessaire mais non suffisant du discours. À côté des preuves, il faut du pathos, une théâtralité de la passion à côté de la rationalité des arguments. Mélange ambigu, d'autant plus *tendu* qu'il s'agit de secouer l'ataraxie d'un système établi. Discours doxologique, le pamphlet se développe en effet contre la *doxa*, l'opinion reçue. Il doit pourtant puiser dans la topique commune ses réfutations et ses rétorsions, tirer le contraire du semblable. D'où l'appel à une dialectique où les figures du *renversement* abondent.

- Le pamphlet est *maximaliste*. Il est possible pour le polémiste de circonscrire assez nettement l'objet du débat, écartant « le reste » comme non pertinent. Le pamphlétaire, au contraire, s'en prend de proche en proche à un scandale illimité. Cette tactique maximaliste débouche sur une vision « crépusculaire » ou catastrophique du monde. Le spectacle du « monde à l'envers » engendre un *contemptus mundi* qui s'exprime en un langage volontiers prophétique. Le pamphlétaire est une Cassandre : il annonce la fin de quelque chose, la « mort » d'une société, d'un système de valeur, *vox clamans in deserto*.

Notre description ne présuppose pas directement du contenu des textes, mais nous ne décrivons pas non plus une forme vide, idéologiquement indifférente.

Le pamphlet est produit par une image du champ idéologique où le discours est censé faire irruption : sentiment de l'imposture, scotomisation du vrai, nostalgie d'une homogénéité perdue, d'un Âge d'or idéologique. Le pamphlet est un révélateur, il signale le moment où un système de valeurs « craque », s'effondre sous les contradictions. Il fait communier avec l'auteur dans l'incompréhension, le ressentiment, le désespoir et l'impuissance. Dans la désintégration des imaginaires sociaux, le pamphlet signale les points de non-retour, sans atteindre au dépassement critique.

*Université McGill*

#### Notes

- <sup>1</sup> L'auteur de ce texte d'introduction vient d'achever un ouvrage intitulé *la Parole pamphlétaire*. La présente étude reprend divers passages des premiers chapitres.
- <sup>2</sup> On trouvera p. 143-4 une bibliographie sélective de travaux sur la pamphlet comme tel et, d'autre part, de recherches susceptibles à nos yeux de constituer, pour une analyse de la prose d'idée, des points de départ essentiels.
- <sup>3</sup> En empruntant la notion de *Topos* à Aristote, nous n'ignorons pas que nous trahissons en fait la fin qu'il se donnait dans ses *Topiques* : la recherche de propositions opinables conformes à la *doxa* et susceptible d'incliner à l'adhésion tout homme éclairé des « lumières de la raison ». Pour nous les *topoi*, quoique dérivés de structures quasi-logiques, sont des objets idéologiques, dont la « vérité » relative varie selon le moment historique et les groupes sociaux qui les assument.